



Andreï
Makine

**Une femme
aimée**

ROMAN
SEUIL

ANDREÏ MAKINE

UNE FEMME AIMÉE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce grand miroir s'abaisse, telle une fenêtre à guillotine. La femme qui vient d'actionner le levier sourit : chaque fois, un petit frisson. Et si le cadre heurtait le parquet et que le verre éclatait ? Mais le contact est feutré – le monde est coupé en deux. De ce côté-ci, un salon blanc et or. De l'autre, dissimulés par le miroir, une alcôve, une bougie, un homme nu qui halète...

Un chambellan s'insinue dans le salon. «Majesté, monsieur le chancelier est là.» La femme est déjà installée derrière un pupitre, une plume à la main. Sous une longue robe, sa chair est gorgée d'amour. «Priez-le d'entrer!»

Elle va au-devant d'un vieillard aux yeux aqueux, à la carrure trop massive pour la maigreur de ses mollets gainés de blanc.

«Prince, j'espère que vous venez pour m'annoncer le rétablissement de l'ordre dans le gouvernement de Kazan...»

L'audience terminée, elle s'élançait vers le levier. Le miroir monte, découvre l'alcôve... L'homme dont, tout à l'heure, elle a interrompu l'étreinte avait un corps puissant, marqué de balafres. Le nouveau reclus est svelte, sa bouche a un tracé tendrement boudeur... Il pousse un cri de plaisir juste au moment où le chambellan toussote derrière la porte avant d'annoncer une visite. La femme se dégage, remet son habit, rajuste sa coiffure. Le miroir descend, cache la baie de l'alcôve...

« Monsieur l'ambassadeur d'Angleterre, sir Robert Gunning! »

Elle va vers un fauteuil où sommeille un chat, le chasse d'une rapide caresse.

« Venez près du feu, Excellence. Vous ne devez pas être habitué à nos frimas russes... »

Le départ de l'Anglais. Le miroir remonte. L'amant a une chevelure crépue, d'une blondeur d'albinos, des lèvres épaisses. À la Cour, on le surnomme « Nègre blanc ». La femme se donne à lui avec une efficacité experte... L'homme est sur le point de jouir quand une toux chuinte dans l'antichambre.

« Majesté, le feld-maréchal Souvorov! »

« Cher Alexandre Vassiliévitch! On me dit que le sultan fuit devant nos armées victorieuses. À quand le siège de Constantinople? »

L'alcôve s'ouvre. Un amant presque timide. La femme

a l'impression de le posséder et, en même temps, de lui apprendre à la posséder...

« L'ambassadeur de France, monsieur de Breteuil! »

Elle reste assise, mine indifférente et, tout en laissant l'homme s'approcher, triture une prise de tabac.

« Alors, monsieur le baron, votre cour s'entête à penser que ma haine vous honore plus que mon amitié? »

Le miroir se lève : un amant, très jeune, pleure, balbutie des griefs, puis se calme tel un enfant consolé.

« Majesté, Sa Majesté le roi de Suède! »

En parlant au roi, la femme garde sur ses lèvres du sel laissé par les larmes de son amant...

« Majesté, monsieur Diderot! »

« Cher ami! Vous autres, philosophes, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout. Moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est bien plus irritable et chatouilleuse... »

Diderot s'emporte, gesticule, prophétise, part.

La femme fait remonter le miroir. L'amant rit : « Il vous a de nouveau rouée de coups, ce malotru de Français? » Elle se serre contre lui, attrape son rire dans un baiser. « Non, désormais, je me cache derrière un guéridon... »

« Monsieur le comte de Cagliostro! »

« Grande tsarine! J'ai fait fondre cet alliage dans les entrailles ignivomes du Vésuve. Ses vertus rajeunissantes... »

Le miroir monte, descend, remonte... Présidente de l'Académie, princesse Dachkova. Levier. Son Altesse sérénissime le prince Potemkine. Levier. Giacomo Casanova, agent de l'Inquisition. Levier. Prince Paul, fils mal-aimé. Levier. Comte Bobrinski, fils illégitime. Levier. Marquis d'Ormesson. Levier. Comte de Saint-Germain. Levier...

Oleg Erdmann tourne et retourne un miroir de poche: l'envers en cuir noir – l'obscurité de l'alcôve, le verre – le salon où l'impératrice reçoit les visiteurs.

Le reflet découpe l'exiguïté de la chambre où il vit: un canapé, une vieille armoire, ces livres qui écrasent les étagères. Sur sa table de travail brille le rictus métallique d'une machine à écrire. Trois feuilles, séparées de papier carbone – les exemplaires de son...

« De mon délire », se dit-il, devant ceux qui jugeront son scénario. Le pire serait le simple dédain: « Avez-vous seulement feuilleté quelques brochures sur la vie de Catherine II, jeune homme? »

« Davantage que vous tous! » Oleg le chuchote avec défi, bravant le mépris d'un jury imaginaire. Il a tout lu, annoté, il connaît la vie de l'impératrice mieux que... Mieux qu'il ne connaît sa propre vie! L'idée le stupéfie. C'est vrai, il ne sait plus ce qu'il faisait, disons, le 22 mars 1980. Ni la veille ni le lendemain. Ces dates, si récentes encore, se sont effacées en miettes de gomme.

Plus facile de reconstituer la vie de l'impératrice, à deux siècles de distance!

Qu'est-ce qu'elle fait déjà dans les premières scènes? Ah oui! Elle prise du tabac. Avec sa main gauche, l'autre étant réservée aux baisemains... Il y a aussi ce guéridon qu'elle met entre elle et Diderot. Dans sa fougue, le philosophe lui donne des tapes sur les genoux. «Je suis couverte de bleus», se plaint-elle en riant... Breteuil? Peu apprécié de Catherine, comme la plupart des diplomates français. En 1762, elle lui demande de financer le coup d'État en préparation. Versailles refuse. Londres engage les frais. Bilan: une brouille avec la France, de juteux contrats pour l'Angleterre... L'un des occupants de l'alcôve est le «Balafre» – Alexeï Orlov, aussi téméraire que son frère Grigori, l'amant en titre. Une nuit, profitant de sa ressemblance avec Grigori, Alexeï réussit à se glisser dans le lit de la jeune tsarine. L'obscurité facilite l'usurpation. Au plus fort des ébats, Catherine découvre les cicatrices sur le visage de l'homme... Et Cagliostro? Il dupe les âmes naïves de Saint-Petersbourg, parle aux esprits, offre des cures de jouvence... Catherine le chasse, elle n'aime ni les charlatans ni les francs-maçons. Ou peut-être est-elle jalouse de son épouse, la ravissante Séraphinia? L'Italien part en magicien: à minuit précis, douze carrosses franchissent, chacun, l'une des douze portes de la ville. Dans chaque équipage, le même Cagliostro et une Séraphinia. Et dans le registre des

voyageurs, à chaque barrière, la signature du mage... Qui encore? Le comte Bobrinski, le fils de Catherine et de Grigori Orlov. L'enfant naît juste avant le coup d'État, il faut le cacher au tsar. Enveloppé dans une pelisse de castor (« castor » : *bobr* en russe), il est porté en lieu sûr... Le comte de Saint-Germain arrive en Russie au printemps 1762. Pour prendre part au complot? Le marquis d'Ormesson est l'un des rares Français à trouver grâce aux yeux de l'impératrice, n'est-il pas cousin de Louis-François d'Ormesson qui, en 1789, s'est opposé à l'ouverture des états généraux, prédisant la catastrophe? Casanova, venant en Russie, s'achète une serve, la surnomme « Zaïre » et, miracle! s'attache à cette jeune fille. Tout en la trompant avec un bel officier Lounine, ce qui amuse beaucoup Catherine. À Giacomo, elle préfère son frère Francesco, le peintre dont le pinceau immortalise les victoires de Potemkine... Et puis son fils mal-aimé Paul! Avant le repas, cet enfant malingre change les bistrots des marque-places pour être assis à côté de sa mère... Une mère qui signe des traités de paix, reçoit Diderot, correspond avec Voltaire, bat les Turcs (ce qui réjouit l'humaniste de Ferney). Et qui, parfois, s'approche d'un grand miroir, actionne un levier...

« Ça va donner un *soap opera* à la sud-américaine, l'a taquiné un jour l'un de ses camarades. Une série télévisée de trois cents épisodes et demi! » Désarmé, Oleg

a bredouillé: « Pourquoi “et demi” ? » L'autre, éclatant de rire: « Mais parce qu'il te faudra au moins une demi-heure pour énumérer tous les amants de Cathy! »

Les moqueries n'ont rien changé à sa résolution. Oleg voulait tout savoir sur Catherine: son emploi du temps (quinze heures de travail journalier), sa façon – très simple – de se vêtir, ses goûts culinaires sobres, ses lubies (ce tabac qu'elle prisait, son café intensément fort). Il connaissait ses vues politiques, ses lectures, la personnalité de ses correspondants, ses fringales charnelles (sa « rage utérine », raillée par tant de biographes), son habitude matinale de se frotter le visage avec de la glace, sa passion pour le théâtre, sa préférence pour monter à cheval à califourchon plutôt qu'en amazone...

Oui, tout sur Catherine. Sauf que, souvent, ce « tout » paraissait étrangement incomplet.

L'énigme était à chercher, peut-être, du côté des paroles naïves qui échappaient, parfois, à cette femme si cérébrale: « Le vrai mal de ma vie, c'est que mon cœur ne peut vivre un seul instant sans aimer... »

« Tu dormais, ou quoi ? J'ai sonné dix fois ! C'est ta poivrote de voisine qui m'a ouvert... Ah, notre scénariste écrit sur sa Cathy-catin ! Je peux lire ton chef-d'œuvre ? Mais réveille-toi, Erdmann ! Embrasse-moi ! Fais-moi un café, espèce de momie... »

Oleg sourit à travers un brouillard de visions : un salon blanc et or, un miroir qui monte, une alcôve... Les lèvres de Lessia sont glacées. Il revient au présent : cette chambre dans un appartement communautaire, quinze habitants répartis dans les sept pièces, une cuisine commune, l'unique salle de bains. Un enfer quotidien, et pourtant on peut y être heureux (ses parents, de leur vivant, le disaient : en enfer, profitons du feu...). Il est heureux de sentir la neige sur le manteau que son amie lui abandonne, la chaleur du corps qui se serre brièvement contre lui. Heureux de voir Lessia se poser au milieu du désordre et, par sa présence, y créer de l'harmonie. Heureux même de traverser l'interminable

couloir où stagnent les effluves des vies entassées, de se retrouver dans la cuisine – félicité, il est seul ! Et de glisser sa cafetière sur le fourneau écrasé sous de lourdes marmites de soupes familiales. Un vasistas est ouvert – l’air glacé aiguise la senteur torréfiée. Un vertige de bonheur : une femme aimée l’attend à l’autre bout du dédale communautaire...

Du couloir, il voit l’intérieur de sa chambre : Lessia lit, allongée sur le canapé. Avec une moue de gamine, elle souffle pour chasser une boucle de cheveux qui lui chatouille la joue... Ces derniers temps, il remarque des détails qu’il n’aurait jamais notés sans la scrutation malade avec laquelle il observe la vie de la Grande Catherine. Celle que les historiens appellent « la Messaline russe » et qui, pour Oleg, redevient une enfant d’autrefois – une petite princesse allemande qui regardait la neige tomber sur la Baltique...

Il a envie de dire à Lessia qu’imaginer cette enfant oubliée nous laisse deviner une autre façon de vivre. Et d’aimer...

« Erdmann, retire tes lacets, tu auras besoin d’une corde ! »

Lessia dramatise son jeu : déformation professionnelle dans leur milieu de jeunes cinéastes. Pourtant, il ressent une saccade de respiration, comme après un coup au plexus solaire.

« Non, vraiment, tu n’as plus qu’à te pendre ! Ton scénario, c’est du *delirium tremens*. Et il n’est même pas

drôle! Regarde-moi: je ne ris pas, non? Je suis juste effarée. Ce miroir, cette alcôve, c'est quoi, ça? Tu imagines la tête des spectateurs? Ils ne rigoleront pas non plus... »

Oleg tend une tasse à Lessia, tâche de garder son calme.

« Ce n'est pas vraiment un scénario destiné à faire rire... »

– Pardon? Tu ne vas pas me dire que ce vaudeville grotesque est à prendre au premier degré?

– Si, c'est exactement comme ça que je vois l'histoire... »

Lessia, toujours dans un jeu théâtral, s'étrangle avec son café. Oleg se sent soudain trop faible pour lutter.

« Tu as lu combien de pages, Lessia? Onze? Tu verras, après, tout rentre dans l'ordre. La chronologie, la biographie... L'enfance de Catherine en Allemagne, puis sa venue en Russie où elle épousera le futur Pierre III. Elle aura des amants et quand son mari montera sur le trône, ses amants le tueront, elle régnera, mènera des réformes, battra le sultan, séduira les philosophes français... Rassure-toi, toutes les réalités historiques seront respectées, même l'ampleur des crinolines... Mais, attends, tu ne restes pas? »

Sa voix dérape sur une supplique et il se rend compte que pour retenir Lessia il serait capable d'écrire même ces platitudes-là: enfance, jeunesse, grand règne...

« Non, ce soir, on fait une fête chez Ziamtsev – il

vient d'avoir l'autorisation de tourner. Et comme il n'est pas ton meilleur copain... En plus, tu as du boulot. C'est très fort, ton histoire! La jeune Catherine dans sa petite principauté minable, dans cette Allemagne miteuse, et puis, hop! la voilà au sommet d'un empire! Ça donnera une jolie *success story*. Seulement, promets-moi de couper les onze premières pages... »

Lessia attrape le petit miroir de poche qui traîne à côté de la machine à écrire, se remet du rouge à lèvres.

Il l'accompagne jusqu'à l'entrée. Dans la cuisine, une femme est assise sur un tabouret, le regard perdu au milieu de la voltige neigeuse, derrière la fenêtre noire. « La poivrote... », chuchote Lessia, en lançant un clin d'œil à Oleg.

La porte claque, il repasse devant la cuisine, salue la femme: « Zoïa, merci d'avoir ouvert à mon amie, tout à l'heure... » La femme opine, à travers un songe. Elle a un beau visage vieilli par la fatigue et, sans doute, par l'alcool... Il n'a jamais vu quelqu'un venir la voir. Parfois apparaît sur le fourneau la vieille bouilloire de Zoïa – un ustensile datant probablement du temps de la dernière guerre.

Revenu dans sa chambre, Oleg ramasse les feuilles éparpillées, ces pages que Lessia lui conseille de couper: le miroir monte, l'alcôve apparaît, le miroir descend... Les ombres défilent, chacune incarnant, pour Catherine, l'impossibilité d'être aimée.